

Table des matières :

Chapitre I.....	1
Chapitre II.....	4
Chapitre III.....	7
Chapitre IV.....	10
Chapitre V.....	12
Chapitre VI.....	14
Chapitre VII.....	17
Chapitre VIII.....	19
Chapitre IX.....	23
Chapitre X.....	26
Chapitre XI.....	31
Chapitre XII.....	36
Chapitre XIII.....	41
Chapitre XIV.....	44
Chapitre XV.....	48
Chapitre XVI.....	51
Chapitre XVII.....	55
Chapitre XVIII.....	59

Chapitre I

C'est un sentiment nouveau, que j'ose à peine nommer, une partie de moi-même qui s'est envolée. Appelez cela culpabilité, construction bafouée, un peu plus de clarté.

Cette année-là, j'avais trente ans, le désir d'être une femme accomplie, jolie, aimante et aimée. Nous partions en vacances avec mon mari et mes enfants. Nous allions passer quinze jours ensemble, tous les quatre, dans un petit meublé. Tout y était : la mer, le soleil, l'envie de bronzer. Rien ne manquait, sourires aux lèvres et baisers parfumés : l'été. Bien sûr, je passe sur les disputes du style «Maman, il a écrasé mon château de sable ! Maman, je veux aller me baigner, Maman encore un tour de manège s'il te plaît ». Bien sûr, je passe aussi sur « eh, regarde là-bas, jolie poitrine n'est-ce pas ? » La mienne est minuscule, merci de me le faire remarquer. Enfin la vie, la vraie, c'est le bonheur, celui qu'on se construit, à la force du poignet, en prenant les petits instants comme des diamants, des riens qui font tout et non une logique de tout ou rien.

Ça, c'était mon père, il adorait les COD, les subjonctifs imparfait et me garder, bien à lui, pour toute sa vie. J'avais cru comprendre, longtemps avant, que la vie pourtant, ce ne devait pas être ça, un harcèlement. Que la vie, c'était la joie des enfants, les rires et le quotidien de temps en temps.

Enfin, quand même, cet été là, ça aurait dû être autrement mais qui a le choix vraiment ? Elise me l'a toujours dit, enfin il faut enlever « toujours » car il y eut une coupure pendant une éternité de jours. Elle m'avait dit : « Aie confiance, je serai là ». Et moi, je lui avais répondu « Maman j'aime Papa jusqu'aux arbres et toi je t'aime jusqu'au ciel ».

Vingt-cinq ans, avant de lui crier « au secours » cet été-là. Vingt-cinq ans avant de pouvoir lui dire : « J'avais cru en toi et maintenant je ne peux pas voir plus bas ». J'ai tout à construire à commencer par moi.

Lui, c'est Simon, mon mari. Cet été-là, il avait envie de moi, de nous. Les enfants, il aimait s'en occuper mais le temps lui manquait. Alors là, il l'avait

décidé : ce serait l'été des pâtés et de la pâte à modeler. L'été des câlins sous les draps, des caresses sur la peau, l'été où il serait là.

Eux là-bas, j'essayais de ne pas y penser, eux c'étaient mes beaux-parents : une catholique mère Térésa et un tyran domestique atteint de paranoïa. Ils avaient bien prévenu leur fils : « Cette fille-là n'est pas pour toi ». Mais voilà : mariage, bébé et encore bébé « Décidément tout cela ne va pas ». Eh si, justement tout cela allait bien : beau couple, beaux enfants, et je les dérangeais vraiment. Ils avaient raté leur vie de parents et ils voulaient accomplir sans nous celle de grands-parents, catholique et tyrannique, cet été-là.

Quant à moi, je ne sais plus vraiment qui je suis, j'ai des marques à poser et des repères à reconstruire. Je dors beaucoup, plus qu'il ne faudrait, pour tenter d'oublier, d'effacer ou peut-être pour faire peau neuve comme un nouveau-né. J'ai de l'amertume en moi mais aussi des désirs, des souffrances mais aussi des plaisirs, trop peu de confiance en la vie, trop peu d'arrogance pour trouver vraiment qui je suis. Il est des personnes qui m'impressionnent et m'énervent et m'agacent. Il en est qui font tellement sûres d'elles qu'elles me font un peu peur comme si elles avaient pris en une seule fois toutes les certitudes et qu'elles me laissaient là face à mes doutes et mes inexactitudes. A défaut de savoir qui je suis, je pourrais essayer de trouver qui je ne suis pas.

Je n'aime pas : les « elle » sûres d'elles, les horaires quand ils sont impératifs et les problèmes de famille, trop abusifs.

J'aime : manger du chocolat, regarder dormir mes enfants et que mon mari m'embrasse tout bas.

C'était l'été de mes trente ans, l'été de ma jeunesse encore portée au bout de mes lèvres, l'été de la charnière entre fille, épouse et mère. Tout se passa si vite : ce fut comme une apparition.

Nous arrivâmes un samedi, samedi rouge. Mon père, qui n'avait aucune obligation d'aucune sorte arriva dix minutes après nous. Nous nous installâmes puis, après quelques pas sur le sable, des courses, un repas plein des fatigues de la route, nous allâmes nous coucher. Bon pied, bon œil, fraîcheur matinale relative, première matinée sur la plage. Trente secondes après, il était là. Et les enfants ? Disparus, envolés. Crêpes en bord de mer, terrasse, coca light sans caféine pour

éviter de l'énervement à des enfants déjà bien vivants. Quinze minutes plus tard, il était là : « Une crêpe au sucre, s'il vous plaît, mes petits-enfants m'ont dit de m'installer. »

Ce fut comme une apparition, une éclaboussure de vérité, une souillure sur le soleil, une tache dans le ciel. Les mots piquants, les plaisanteries fines, l'humour so british, basta finish. Il fallait devenir sérieux, être adulte à la place des adultes, nous protéger de ceux qui auraient dû nous protéger.

Ce fut comme une apparition, une lueur d'espoir dans un jour obscurci, une étincelle d'allumette dans une vie qu'il fallait éclairer, un « je t'aime » déplacé face à des pleurs qu'il fallait sécher.

Chapitre II

Voler du temps au temps pour continuer d'avancer, vouloir rattraper le temps perdu sans jamais le rattraper, croire qu'on peut tout savoir, tout faire en n'allant que de l'avant, sans se retourner. Espoir ?

Cet été-là, le soleil à son zénith faisait s'alourdir les corps, transpirer la peau, sécher les bouches et s'exaspérer les sentiments.

Tout avait commencé vingt-cinq ans auparavant, mais ce fut pourtant ce jour de juillet que tout bascula. Tout ce qui était en latence céda. Premier jour de nos vacances et nous étions déjà poursuivis.

Le deuxième jour, il y eut une scène entre mon père et moi.

- Jeanne, j'ai besoin que tu viennes avec moi. Il faut que tu m'aides à acheter un maillot de bain.

Devant mon air ahuri, il ne recula pas d'un pas :

- Il n'y en a pas pour longtemps, on y va maintenant.

- Mais Papa, lui répondis-je, on est dimanche, les enfants sont à la plage, on est arrivés hier, j'ai envie d'en profiter.

- Tu n'as vraiment pas de temps à me consacrer, l'année dernière ça m'a pris cinq heures d'emmener ton mari à l'aéroport (avec le retour), tu peux bien venir une demi-heure, c'est quand même incroyable ça !

De l'ahurissement, il y avait de quoi passer à la colère. Prendre un argument de ce type alors que c'était lui qui s'était proposé, et évoquer quelque chose qui s'était passé un an auparavant pour justifier le moment présent relevait purement et simplement du chantage. C'était décidé, il ne fallait pas commencer à céder.

- Ecoute, Papa, j'en ai assez, tous les ans tu me traînes dans les magasins et tu ne t'achètes jamais de maillot de bain.

- Eh bien justement, le mien a plus de dix ans.

- Et c'est urgent, évidemment, l'interrompis-je, tu ne peux pas attendre demain. En fait, c'est moi que tu veux traîner dans les magasins.

Grand blanc, pour être lancé, c'était lancé.

- Ça suffit, j'ai trente ans, si ça t'amuse qu'on me prenne pour ta femme, c'est ton problème, mais moi j'en ai marre. Je ne suis pas ta femme. Tu n'as qu'à y aller tout seul. Je ne suis pas allée choisir le maillot de Simon, il s'est débrouillé comme un grand et pour le mien, c'est pareil, parce qu'on n'a pas le temps. Alors maintenant, c'est terminé. Tu n'as qu'à y aller avec ta mère et si tu n'es pas content, trouve-toi quelqu'un, une femme, pour y aller avec toi, mais ce ne sera pas moi !

Acte premier. Depuis que je suis petite, je me souviens. Il fallait que je l'aide à choisir tout. Ce qui est normal dans un sens : que lui m'aide à choisir mes vêtements d'enfant, n'est pas valable dans l'autre : qu'une petite fille donne son avis sur la coupe d'un pantalon, la couleur ou la matière d'un pull et sur la longueur d'entrejambe des caleçons ... Pas d'inceste, mais ça y ressemble vraiment.

Acte premier, acte de présentation, celui où apparaît le personnage principal, ce serait donc mon père ? Ou bien sa mère ? C'était une mamie, vieille, ridée, squelettique, avec des yeux bleus toujours mouillés et plein de méchanceté. J'imaginai les conversations dans l'appartement soi-disant familial où n'avait droit d'entrer que ceux qui étaient du bon côté. « Jeanne n'est pas venue avec toi ? Elle n'a aucune reconnaissance, elle qui devrait baiser la terre par où tu passes. » C'était une de ses expressions favorites car les enfants sont redevables à leurs parents. Principe premier.

Mes enfants, justement, étaient en forme. L'air vif de la mer, le sable chaud sous les pieds, la pêche aux coquillages et les vagues combattantes qu'ils attaquaient : « Tu ne passeras pas » ou « Je suis plus fort que toi » pour l'aîné, « Vite, au secours », traduction des larmes, dès qu'elles avançaient, pour le cadet. Ils étaient tout pâles, tout blonds, avec des grands yeux bleus. Protection 60. Ils étaient pris pour de petits anglais : « Don't touch » leur avait dit le monsieur du marché, « Don't touch » avait-il répété devant mon mari éberlué, « Ne touchez pas » avait-il fini par dire en me voyant arriver. Je n'aurais jamais cru que mes enfants puissent être aussi blonds, avoir des yeux si plein d'eau pure et la peau diaphane, d'un blanc de lait. Mon mari était du Pas-de-Calais et leur avait légué ces caractéristiques nordiques qu'il avait perdues, lui, depuis des années. De petit